

CAHIERS DE LINGUISTIQUE

Contenu du présent fascicule :

Le savoir des sociolinguistes 2 <i>Françoise Gadet</i>	5
Discours et idéologies linguistiques. Les minorités linguistiques au Canada ou comment être francophone autrement <i>Annette Boudreau</i>	9
Une approche panfactorielle : sur la piste de être à <i>Robert Chaudenson</i>	37
Le français panfrancophone saisi à travers un maillage de réseaux <i>Françoise Gadet & France Martineau</i>	63
Des théories sociolinguistiques à une théorie du langage : lectures d'Henri Meschonnic <i>Médéric Gasquet-Cyrus</i>	89
Individuals, Populations, and Timespace: Perspectives on the Ecology of Language <i>Salikoko S. Mufwene & Cécile B. Vigouroux</i>	111
Langue(s) et communication en Guadeloupe : vers une approche écolinguistique <i>Ralph Ludwig & Florence Bruneau-Ludwig</i>	139
L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique <i>Robert Nicolai</i>	167



9 782806 601353

ISSN : 0771-6524
ISBN : 978-2-8066-0135-3
Dépot légal : 2011/9202/134
Prix : 25,00 €
ID EME : E1045903

CAHIERS DE LINGUISTIQUE

2012 - 38/2

CAHIERS DE LINGUISTIQUE



Revue de sociolinguistique
et de sociologie de la langue française

Construction des connaissances sociolinguistiques

Du terrain au positionnement théorique

Sous la direction de Françoise Gadet



Publié avec le soutien de la Fondation universitaire
et du Service de la Langue Française (CFWB)

2012 - 38/2

E.M.E.

L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique

Robert Nicolai,
Université de Nice - Sophia Antipolis
et Institut universitaire de France

I. Introduction.

En 1917, Schuchardt présentait à l'Académie de Berlin sa conception de la parenté des langues. Il avait alors atteint l'âge du recul et, à propos des controverses de son époque sur la parenté généalogique du hittite, il fit cette remarque « *On connaît les paravents plissés, qui offrent à celui qui se tient à gauche une toute autre image qu'à celui qui se tient à droite. C'est à cela que me fait penser le combat enflammé autour du hittite : selon F. Hrozný, c'est une langue aryenne avec une coloration caucasienne, selon E. Weidner une langue caucasienne avec une coloration aryenne* »⁸³. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'image des paravents plissés, le questionnement sur la nature et la réalité des choses, les interprétations corrélatives que les chercheurs en font. C'est en pensant à cette image que j'ai décidé de m'interroger sur une ouverture aussi réflexive que '*La sociolinguistique comme construction*' en proposant un titre aussi problématique que '*L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique*'.

Après un demi-siècle d'un développement parfois difficile, ce qui pour la sociolinguistique est à l'ordre du jour n'est sans doute pas une bataille pour son existence disciplinaire, qui est acquise au sens où tout linguiste sait qu'est subsumé sous cette appellation quelque chose relevant des disciplines, même si ce qu'elle recouvre est loin d'être bien défini. Mais les sociolinguistes s'interrogent aujourd'hui sur leur science et sur leurs pratiques. C'est ainsi que dans un récent appel à colloque (Montpellier 2009) sur le thème symptomatique '*Pour une épistémologie de la sociolinguistique*', Boyer engageait à « *débatre d'un certain nombre de repères qui balisent ce champ ouvert des*

⁸³ On se reportera à Nicolai & Tabouret-Keller (2011b) pour l'ensemble des références à Schuchardt dans cet article.

sciences du langage qu'est la sociolinguistique, et dont l'identification et la visibilité [...] sont désormais assurées au travers de ces attributs communs que sont d'une part la dénomination, d'autre part la diffusion spécifique de la recherche [...], sans oublier la place reconnue dans divers cursus d'enseignement ». Un besoin scientifique et politique de réflexion sur la structuration et l'organisation du champ dont cette sociolinguistique participe se manifeste donc, en France peut-être plus qu'ailleurs, par des appels parfois claironnants à la réflexion épistémologique ; laquelle peut être entendue au sens de Bourdieu, pour qui le champ scientifique était un « *espace objectif d'un jeu où se trouvent engagés des enjeux scientifiques, qu'il est vain de distinguer entre des déterminations proprement scientifiques et des déterminations proprement sociales de pratiques essentiellement surdéterminées* (1975 : 93) ».

Dès lors,

au vu de ses liens avec des approches dialectologiques plus anciennes (pointées par Labov), avec la pragmatique, l'analyse de discours (Achard), puis avec la sociologie interactionnelle (Auer) et l'analyse conversationnelle (Mondada), jusqu'aux questionnements des Cultural Studies, ou la saisie écologique (Mufwene), voire l'émergence d'une réflexion sur les problématiques de la complexité ;

au vu de ses enracinements idéologiques majoritaires (mouvances plutôt de gauche et/ou marxiste) en relation avec des engagements politiques et sociaux, parfois avec des objectifs pratiques (politiques linguistiques, minorités, migrants, éducation, constructions identitaires...);

au vu de la diversité de ses terrains, de l'étude de la variation dans l'espace urbain à celle des pratiques en contextes plurilingues (car tous les terrains sont concernés dès lors que la variation, le contact, les modalités normatives, les rapports de force symboliques deviennent objets d'étude) ;

au vu de certains positionnements théoriques face à une linguistique focalisée sur la dimension systémique des faits de langue et la description formaliste ;

on se demandera ce que représente cette sociolinguistique. On s'interrogera sur ce qui, à travers les aléas de sa courte

histoire, se construit autour d'elle pour ceux qui la pratiquent ou la théorisent, supputant sur ce qui peut se transformer à partir d'elle.

Alors donc :

- qu'est-ce que la sociolinguistique introduit au plan des connaissances, dans quels domaines? Qu'est-ce qu'elle développe? Qu'est-ce qu'elle filtre?
- Dans quelle mesure la réflexion épistémologique est-elle en phase avec la construction ou la transformation d'une pratique sociolinguistique, le développement de connaissances sur le langage, la construction et la justification de procédures de description et de théories données pour explicatives?
- Dans quelle mesure contribue-t-elle à rendre compte de la position des acteurs humains dans le tressage où ils trouvent place, en liaison avec la construction de phénomènes dont ils participent et l'élaboration des connaissances?

Les réponses seront différentes selon qu'on se sent plus ou moins légitime dans l'un ou l'autre de ces espaces sociolinguistiques. Pour moi, c'est de l'extérieur du domaine que j'aborderai le thème, de l'autre côté du paravent plissé. Je me place aux marges pour inspecter les grandes lignes de ce que j'entrevois dans une extériorité qui permet non de surplomber le champ dans une mythique objectivité mais, à travers une subjectivité différente, de l'approcher à la façon de ce petit garçon qui, n'étant ni tailleur ni courtisan, énonçait son point de vue sans subir les pressions qui eussent pu le conduire à ne pas constater la nudité du roi.

C'est donc de là que je tenterai de réfléchir sur ce qui se construit et se pratique sous le nom de *sociolinguistique*, qui témoigne – du moins dans l'espace français – sinon d'un mal-être du moins d'un mal-vécu suffisant pour envisager l'éventualité de la renommer. Car de la vieille distinction entre sociologie du langage et sociolinguistique, à l'écolinguistique d'aujourd'hui sans omettre l'alterlinguistique ou l'ontolinguistique, pour éventuellement en revenir à une linguistique ou, tout simplement, aux sciences du langage, le jeu des dénominations comme symbole d'incertitude sur les contenus et les pratiques est une constante.

Mais ces marges qui sont ma centralité demanderont à leur tour à être précisées. C'est pourquoi, toujours de l'autre côté du paravent plissé, j'aborderai ensuite quelques-uns des points de diffluence qui me séparent de cette visée sociolinguistique, après avoir fait le tour de ce que j'en perçois.

2. Le perçu sociolinguistique

Dans les manuels, on tend à faire naître la sociolinguistique aux USA, dans les années 60. On pourrait tout aussi bien faire appel aux descriptions empiriques paléo-sociolinguistiques qui avaient su entrouvrir à la fois une réflexion fondée sur la nécessité d'une approche homogénéisée des phénomènes, et une saisie attentive de leur variabilité géographique et sociale, ou au Martinet des années de guerre (Martinet 1945). Mais si avec un énorme raccourci, on se propulse dans les années 70 en France, on constate que, dans un cadre idéologiquement marqué par un marxisme souvent d'obédience althussérienne et à travers le sentiment d'un manque tout autant que par l'impliqué d'idéologies politiques fortes, le rapport entre linguistique et social est au centre du débat, et que la sociolinguistique se cherche et se forme. Je ne retiendrai que quelques caractéristiques qui m'auront semblé pouvoir fonctionner comme repères. La problématique de la covariance est posée : trace ou reflet ? Questions qui donnent lieu à des débats dans ce cadre idéologiquement précontraint. Ainsi, dans la revue *Critique*, Boutet, Fiala & Simonin-Grumbach (1976) orientent la réflexion : « *Comment concevoir le langagier comme élément constitutif de la formation sociale, et non plus seulement comme un matériau dans lequel on trouverait des traces d'une organisation sociale existant ailleurs que dans le langage* », et proposent « *pour marquer un décentrement de la problématique, c'est-à-dire principalement éviter la théorie du reflet* » de distinguer entre sociolinguistique, terme qui « *renvoie généralement à des travaux... centrés sur la covariance* », et sociologie du langage, qui chercherait plutôt comment le langage est constitutif, à la fois enjeu et agent, d'une formation sociale⁸⁴. Cela conduit ces auteurs à conclure sur la définition de

⁸⁴ Vingt ans plus tard, et la même année (1993) seront publiés dans la Collection « Que-sais-je ? » qui légitimise des existants académiques pour la lecture estudiantine, *La sociolinguistique* de Calvet et *La sociologie du langage* de Achard.

« formations langagières » entendues « *comme un ensemble réglé de pratiques langagières, qui organise celles-ci selon des rapports de forces en pratiques dominantes et pratiques dominées* », et d'assigner à la sociologie du langage la tâche de décrire dans un processus historique « *la formation langagière dans une formation sociale donnée, c'est-à-dire un ensemble de pratiques langagières liées entre elles par des rapports de domination, donc contradictoires* ».

L'année suivante, paraît en France le premier numéro de la revue *Langage & Société* où Branca (1977) propose un état des lieux : approches américaines illustrées par la sociolinguistique corrélacionniste (Labov) et l'ethnographie de la communication (Hymes), approches françaises de l'analyse du discours politique (formations langagières et formations discursives : Marcellesi, Gardin, Robin, Pêcheux ; Foucault en arrière-plan) dans le même temps que, considérant « *qu'on ne peut pas tout expliquer en termes de stratégies discursives et qu'il y a aussi la place du système à ménager* » (51), elle met en évidence les travaux dont l'objectif est de « *découvrir la cohérence propre des formes linguistiques utilisées par les diverses couches sociales* » (48) (Blanche-Benveniste *et al.*).

Dans la même revue, Achard (1978) proposera la théorie du discours comme cadre unificateur pour l'étude de l'usage du langage, thématique qu'il développera par la suite, tandis que Boutet (1980) s'emploie à situer dans une synthèse politique et réflexive⁸⁵ la sociolinguistique face aux approches dominantes structurales et génératives, et contribue à l'introduction de la perspective du signe socialement pluri-accentué dans la lignée de Bakhtine-Volochinov (la « *véritable substance de la langue est le phénomène social de l'interaction verbale* »). Par là même, elle positionne la guerre de tranchées émergente en retenant une partition en deux pôles, suivant que les courants sont interprétables par rapport à la linguistique dominante comme *forçage* (variationnisme et grammaire de la langue parlée) ou comme *rupture* (ethnographie de la communication, analyse conversationnelle, analyse du discours); avec toujours l'arrière-plan de réflexions sociales

⁸⁵ Synthèse qui est aussi un programme pour des « *recherches regroupées sous le terme sociolinguistique, hétérogènes dans leur objets de recherche, dans leurs méthodologies* » et qui « *semblent néanmoins présenter deux caractéristiques communes : une tentative pour introduire le politique dans la linguistique et une démarche critique face à la linguistique contemporaine* » (Boutet 1980 : 33).

et politiques axées sur les populations noires et le déficit linguistique (Labov, Bernstein), ou sur les approches marxistes en France⁸⁶.

Plus tard encore, Calvet (1999), s'autorisant des quelques trente années écoulées depuis la conférence de l'UCLA de 1964 et après avoir noté dans une modalité bourdieusienne la permanence de la dispersion des intérêts, l'absence d'une théorie unifiante et de force institutionnelle en arrière-plan, fera le constat que « *la sociolinguistique se constitue en Europe comme une science séculière, consciente des implications sociales et politiques de ses découvertes* ». Il conclura qu'elle « *se cherche toujours* » et se demandera « *sur quelles bases théoriques faut-il construire cette science sociale ? Et de quels instruments heuristiques faut-il la doter ?* » ; situation que Cadiot et Dittmar (1989) observaient dix ans plus tôt pour l'Allemagne : « *La sociolinguistique n'est pas une discipline unifiée, dont l'objet serait clairement délimité et qui serait en situation de se réclamer d'une théorie interdisciplinaire elle-même unifiée* (p. 9) ».

Après cette rétrovision des racines de la sociolinguistique, viendra le temps d'un autre trentenaire : celui de *Langage & Société* (2007) qui pour l'occasion, ouvrit à des « réflexions et perspectives de recherche » dans un numéro consacré à l'événement. La revue fit alors un point des thématiques récurrentes abordées (dont les usages sociaux des langues et du langage, ses usages générationnels, l'interdisciplinarité et la question de la norme linguistique et sociale) ainsi que des questionnements émergents qu'elle a soutenus (tels le débat avec l'ethnométhodologie, la question des langues et du langage dans les univers professionnels, l'urbain et son inscription langagière...).

Mais la réflexion sociolinguistique n'est pas un chassé-croisé entre les États-Unis et la France, que la vision déformée d'un tropisme apparent pourrait suggérer. D'un peu partout en Europe, surgissent des questionnements. Souvent déterminés par les réalités locales qui fournissent les terrains, ils contribuent à élargir la perspective, sans nécessairement sortir des cadres académiques, sans donner à croire qu'ils se pensent en rupture des filiations universitaires, sans prendre

⁸⁶ Cf. Boutet (1980 :34) « *ce qui m'apparaît comme la propriété commune d'écoles, de courants, de chercheurs aussi divers que M. Pécheux, W. Labov, J.-B. Marcellesi, J.-P. Faye, R. Robin, c'est d'avoir eu un enjeu explicitement politique au départ de leurs recherches : enjeu politique et non uniquement scientifique comme dans la linguistique dominante* ».

toujours position dans des débats idéologiques ; bien que cela puisse varier selon les contextes et les politiques locales. Ainsi, pour citer un peu arbitrairement quelques noms, le Royaume-Uni avec Trudgill, Romaine, Le Page, Lodge, Ayres-Benett, les Milroys ou Rampton ; la Suisse avec Py, Lüdi, De Pietro, Matthey ou Œsch-Serra ; l'Allemagne avec Dittmar, Ammon, Auer et tant d'autres, contribuent au développement de la recherche sociolinguistique, par l'étude de la variation linguistique et langagière, de la dialectologie sociale, des contacts, des plurilinguismes et de leurs incidences, de la réélaboration des identités sociales. Et bien sûr, par une potentielle réflexion théorique.

La réflexion sociolinguistique gagne peu à peu « du terrain » et ne se limite plus aux domaines traditionnellement explorés par les sociolinguistes. Au-delà de l'étude de ce qui se dit dans les marchés des villes et dans les cités, au-delà de la perception souvent conventionnelle de catégorisations ethnico-sociales, à travers bien des approches empiriques qui, en France, auront conduit des travaux du créoliste Chaudenson à ceux sur le français d'Afrique du comparatiste africaniste Manessy ; des études du français de la syntacticienne Blanche-Benveniste à celle de son hétérogénéité intra-systémique par une autre syntacticienne, Gadet (approches auxquelles il faut ajouter les travaux des étudiants de ces chercheurs), nous sommes amenés à reconnaître ce dont on se doutait : tous les espaces où le langage est utilisé sont des terrains pour la sociolinguistique.

Dans le même temps, on constate que les questionnements du milieu intellectuel d'un 20^e siècle qui vit cette sociolinguistique se former dans le berceau d'un structuralisme sûr de lui et d'une réflexion sociale politiquement marquée par l'ancrage marxisant ne se retrouvent plus tels quels dans les préoccupations des chercheurs d'aujourd'hui. Toutefois, un nombre important de ces derniers⁸⁷ qui retiennent les problématiques sociolinguistiques s'accordent au moins sur un *constat d'étape* qui peut se résumer à trois propositions ponctuées de trois limitations :

1. La sociolinguistique s'intéresse aux dynamiques linguistiques et langagières appréhendées dans les pratiques sociales ordinaires en tant qu'elles illustrent des constructions symboliques linguistiques et politiques qui, utilisées dans les

⁸⁷ Leur importance numérique n'implique pas qu'ils aient raison, sauf à faire vérité de la force du nombre.

échanges langagiers, font sens, créent du sens et constituent éventuellement des représentations négociables au sein des communautés qui les actualisent; avec en retour, des incidences sur les formes, la constitution et les dynamiques des langues... *Mais sans cadre théorique homogène, elle est bien cette discipline non unifiée, à l'objet plutôt flou.*

2. Le multiple et l'hétérogène des formes dans les productions langagières et linguistiques deviennent objets d'étude... *Sans aller nécessairement jusqu'à la problématisation de l'évident rapport à la construction d'un homogène pris comme référence.*

3. L'activité des acteurs de la communication est reconnue et les dynamiques qu'ils montrent dans la construction de leurs outils linguistiques et langagiers sont également objets d'étude... *Sans aller toujours jusqu'à problématiser le processus de mise en signification des constructions langagières des locuteurs et a fortiori les représentations épistémiques qu'en retournent leurs descripteurs.*

Il est vrai qu'œuvrer pour dépasser ces limitations ouvre à des problématisations relevant plus d'une réflexion sur les cadres de saisie des phénomènes que sur les phénomènes eux-mêmes; et on voit que, si un cadre théorique venait à être construit pour les dépasser, il concernerait à la fois une théorie du langage, de l'action et de la connaissance. On comprend encore pourquoi cet « appel épistémologique » d'aujourd'hui a cette coloration holistique qui le situe aux antipodes de cet autre appel au « *minimum épistémologique* » (l'inventaire des indéfinissables) qui hanta la réflexion structuralisme du 20^e siècle, dont l'approche théorique d'un Hjelmslev (1943 [1968]) fournit une illustration exemplaire.

Ce sont peut-être de telles considérations holistiques qui ont conduit des chercheurs comme Blanchet, Heller, Moïse, Robillard à donner une large place à l'interprétation dans une approche tendanciellement herméneutique influencée par l'autorité de paradigmes émergents étrangers aux références habituelles des linguistes⁸⁸, mais

⁸⁸ Les références sont les notions de complexité et de réflexivité telles que vulgarisées par Morin dans les six volumes de *La Méthode*, les leçons d'une sociologie de la science dans la lignée de Latour, l'herméneutique de Ricœur et de Gadamer. Comme quoi le besoin de pères subsiste même dans les pos-

très présents dans la réflexion contemporaine en sciences humaines, particulièrement en anthropologie. Ils souhaitent dépasser le constat d'étape dont j'ai fait état, contribuant ainsi au développement de perspectives qu'on voit parfois se cristalliser avec radicalité chez certains sociolinguistes. Ces approches (se) proposent de transformer questionnements et problématiques non seulement dans le pré carré sociolinguistique, mais dans l'ensemble des sciences du langage, sinon au-delà⁸⁹. Un exemple en est la profession de foi de trois sociolinguistes français (Blanchet, Calvet, Robillard) qui, situant leur réflexion dans le cadre de ces paradigmes émergents et historicisant leur démarche dans une posture réflexive sur la discipline (cf. *Un siècle après Saussure*), se sont positionnés en affirmant que la sociolinguistique actuelle ressortit à des modalités de questionnement qu'il importe de dépasser car elle relève d'un paradigme inadapté à son objet. A titre d'exemple, Blanchet (2007)⁹⁰ explicite que leur approche n'est pas un simple « *réajustement/dépassement théorique* », mais un « *recadrage épistémologique* » où il s'agit :

- de choisir un « *paradigme interprétatif amenant à mettre l'accent sur la 'notion d'interprétation' dans un cadre constructiviste* »,
- d'accorder une « *importance redoublée* » aux représentations et à la « *réflexivité du chercheur* »,
- « *d'historiciser sa démarche sociocognitive* ».

Face à de si fortes assertions, on peut se demander si nous choisissons vraiment un paradigme, ou si celui-ci s'impose à nous. Si la perception du paradigme relève d'une représentation *a posteriori* d'un état historique du questionnement (dit scientifique en l'occurrence) ou bien d'un volontarisme des acteurs ; si son pointage est un constat, un outil pratique utile à son développement, ou les deux. Après tant de révolutions coperniciennes qui ont hanté le siècle dernier, du structuralisme au générativisme, au cognitivisme, au 'constructivisme herméneutique', une usure ne peut pas ne pas marquer l'usage répété de cette dénomination kuhnienne. Ici, il semble parfois que ce soit

tures de rupture.

⁸⁹ *Cahiers de sociolinguistique* 14.

⁹⁰ Je nomme Blanchet parce que j'ai tiré mes citations de son texte, mais le manifeste où il s'insère est collectivement revendiqué. Ce sont donc des propositions collectives que je commente, non celles d'un auteur.

la caricature, voire l'anathème, qui pallient cette usure avec la mise en regard manichéenne de deux postures antithétiques : le « structuroringuiste » et le « sociolinguiste ». Cela dit, c'est ainsi que Blanchet, après avoir récusé la position « structuroringuiste », cherchera les motivations de sa prééminence et considérera qu'elle est précontrainte par un certain nombre « d'errements philosophiques », telles que : (a) *le mythe de la monogenèse*, (b) *la sacralisation de l'homogénéité*, (c) *la pensée arborescente*, (d) *la construction monolingualisée des Etats-nations*, (e) *la confusion rationalité/langue-langage issue du logos platonicien*, (f) *la survalorisation de la rationalité logico-mathématique*. Dès lors, face à ces « idées fausses » d'ordres divers, les objectifs du sociolinguiste sont : (1) *affirmer l'historicité de la science*, (2) *rejeter l'illusion du chercheur positionné hors du monde social et isolé de ses influences*, (3) *développer un paradigme « interprétatif » à côté du paradigme « disjonctif » classique ; le paradigme interprétatif étant ainsi lié à l'émergence du concept interdisciplinaire d'interaction (relation de communication pragmatique au centre du fonctionnement social)*. Ce qui, selon lui, devrait contribuer à dépasser le constat d'étape susmentionné.

Dès lors, il ne reste plus qu'à affirmer que ce qui est en jeu est de « *développer une alterlinguistique du désordre et de la complexité... Le phénomène sociolinguistique étant de nature 'chaotique'* »⁹¹. Autrement dit encore, ce qui est proposé « *est une alternative aux sciences positives et quantitatives* » dont le point-clé est « *l'importance accordée à 'ce que les gens font des phénomènes linguistiques', c'est-à-dire à la façon dont ils les perçoivent, leur donnent des significations, les intriquent dans l'ensemble des processus scientifiques, les y construisent et les utilisent* ». Les tenants de cette approche, à leur façon, mettent le doigt sur deux questions importantes bien connues des anthropologues⁹², mais rarement abordée dans les sciences du langage : la réflexivité et la place du chercheur dans la construction de ses outils et de ses objets⁹³, et la nécessité de ne pas tenir pour

⁹¹ Des références à la théorie du chaos n'ont qu'un sens métaphorique hors du cadre des travaux sur les systèmes dynamiques et les équations différentielles. Leur emploi et leur transfert métaphorique peut toutefois être utile, dès lors qu'il est perçu comme tel et donné pour ce qu'il est.

⁹² Aux Etats-Unis, penser à Geertz, à Clifford et à l'influence de Derrida ou Foucault. En France, la revue *Enquête* parmi d'autres a publié des textes sur le terrain, la description ethnographique ou l'interprétation.

⁹³ Voir cependant Nicolaï (2007a) pour des réflexions en rapport avec la re-

essences des constructions factuelles imposées par l'histoire qui, au mieux, ne traduisent que l'immanence de leur mise en structure dans un conditionnement historique particulier. Une position qui introduit une partition non seulement entre « structurolinguistes » et « sociolinguistes », mais aussi parmi les sociolinguistes, dont beaucoup pensent que les variétés langagières ou linguistiques qu'ils décrivent sont des réalités empiriques au dégageant desquelles ils procèdent... et non des constructions de l'esprit, uniquement déterminées par le poids historique des représentations.

E la nave va.

3. L'œil du cyclone

La situation d'aujourd'hui est donc particulièrement complexe. Cette tentative de renouvellement conceptuel qui tente de répondre au constat d'étape est symptomatique du croisement de deux questionnements : l'un assez consensuel d'ordre sociolinguistique et linguistique, l'autre plus original, d'ordre épistémologique. D'où son intérêt.

Le questionnement sociolinguistique et linguistique porte sur :

- (a) la reconnaissance de la 'normalité' d'une variation toujours présente ;
- (b) la perception de l'hétérogénéité fondamentale des phénomènes. Là, les sociolinguistes seront d'accord pour reconnaître la 'normalité' de la variation linguistique et langagière et '*l'hétérogénéité fondamentale*' de ce qui se manifeste dans le discours. Aucun travail de sociolinguistique actuel n'éluéde ces questions.

Quant au questionnement épistémologique, il porte sur l'élaboration générale des connaissances. Concrètement, ce qui est en jeu, c'est :

- (c) *le rejet de tout point de vue essentialiste*. Autrement dit : les langues ou les variétés des linguistes, et *a fortiori* des sociolinguistes, ne sont pas des essences : il s'agit de constructions que nous élaborons à travers une activité inter-

cherche linguistique.

prétative; on ne les *découvre* pas : on les *fabrique*. Mais cette position, reprise *ad libitum* par tout ‘constructiviste’, n’est pas si nouvelle, et on aurait sans doute bien étonné le pré-structuraliste Saussure, le structuraliste Hjelmslev ou le fonctionnaliste Martinet en assurant qu’ils pensaient au fond d’eux-mêmes que les langues relevaient d’essences ou d’un ordre de la nature. Il est vrai que, pour reprendre une imagerie galvaudée, le spectre du positivisme n’a de cesse de hanter les couloirs des universités. Et alors ? C’est à mon avis intéressant à constater et à étudier.

(d) *le refus des préconstruits qui prédéterminent les questions posables*. Autrement dit, puisqu’on n’a plus affaire à des réalités transcendantes, il faut prendre des distances par rapport aux représentations, notions, concepts et entités susceptibles de prédéterminer nos constructions épistémiques et l’interprétation des phénomènes. Mais cette position non plus n’est pas si nouvelle car sans épistémologie constructiviste, avec un simple minimum épistémologique, les tenants de la glossématique, pour ne parler que d’eux, avaient déjà opté pour l’immanence.

Le plus intéressant dans cette tentative de renouvellement, c’est sans doute la radicalisation constructiviste dans la volonté de considérer les *acteurs* de la communication, ceux qui pratiquent le langage sans distanciation métalinguistique comme ceux qui rendent compte des phénomènes linguistiques et langagiers dont ils sont aussi producteurs⁹⁴. C’est encore la volonté affichée de prendre réflexivement en compte la *subjectivité* de ces acteurs dans le processus de communication comme dans celui de construction des connaissances, ainsi que cela a été largement entrepris depuis plus de vingt ans dans les approches de sociologie et d’anthropologie réflexive. En effet, ces questionnements concernent tous les procès de construction de connaissances, et ils ne sont pas cantonnés à un domaine empirique particulier. Et c’est bien ce que soulignent les tenants de cette approche en plaçant à l’avant-scène leur posture épistémologique. Mais cette position à travers laquelle ils approfondissent leur rapport à la fois au terrain et à la construction des connaissances semble parfois les

⁹⁴ J’ai appelé ‘*acteurs séculiers*’ les premiers et ‘*acteurs réguliers*’ les seconds. (Nicolai 2007 b, 2011a ; Nicolai & Ploog 2012b).

éloigner d'une réflexion sociolinguistique, voire linguistique. Autrement dit, les écarter de l'objet empirique qui a justifié leur réflexion pour les enfermer dans une dérive potentiellement solipsiste.

Ainsi – mais c'est sans doute le plus bénin – théorisant la posture réflexive du chercheur et la reconstruction *a posteriori* de son parcours et de ses pratiques, on note une naïveté, affichée et proposée dans certains textes comme façon exemplaire de régler la question de la place du chercheur, de l'historicité de son approche, de la réflexivité de sa pratique et de l'insertion de sa subjectivité, à travers le plaqué d'une « histoire choisie de soi », d'une « anamnèse conjoncturelle » censée faire lien entre le vécu du chercheur et les représentations qu'il construit et donne à appréhender⁹⁵. Par exemple – il ne s'agit que d'un exemple – Claudine Moïse, dans une conversation avec Monica Heller (2009) ouvrant un volume consacré à la réflexivité et à l'herméneutique, dira : « *Avant tout questionnement sur la réflexivité de la science se pose notre propre histoire subjective* » (11) ; et « *il s'agit d'abord de comprendre notre histoire pour savoir ce que l'on cherche, pourquoi on le cherche et comment l'écrire* » ; et encore « *Et parce que c'est notre histoire de recherche même, la subjectivité va de soi. Elle fait partie intégrante de mon travail. Ma recherche me constitue comme je constitue ma recherche. Je me sens complètement rassemblée* » (16). Tout en reconnaissant par ailleurs que « *Il faut rester vigilant, pour que la réflexivité soit un vecteur permanent du doute fondamental mais non une mainmise de l'intime [...] ou une forme de déconstruction paralysante et improductive* » (185). Il y a là un risque, éventuellement théorisé, de complaisance solipsiste où le regard sur soi et la reconsidération historicisée de sa pratique tient lieu de connaissance, sans pour autant tenter de résoudre la question fondamentale de « comment connaître au-delà de l'expérience privée ? ».

Pour conclure, malgré les outrances et les raccourcis, je note l'intérêt d'une tentative qui cherche à (1) *se situer de façon distanciée* contre les doxa imposées, (2) *introduire une critique* sur les prati-

⁹⁵ Cette réflexion *a posteriori* a souvent été entreprise par des chercheurs confirmés à la fin de leurs parcours de recherche. Pour prendre de la distance sur ce qu'ils ont fait, pour l'offrir à ceux qui entrent dans la carrière. Ce n'est donc pas cette réflexion qui étonne, mais le fait que, systématisée et éventuellement ritualisée, on finisse par la retrouver dans la bouche de tout jeunes chercheurs, explicitant le sens de leur recherche en s'appuyant sur le court empan de leur approche post-doctorale.

ques d'analyse et de construction des objets, (3) *placer au centre une approche* épistémologique sur la dynamique de recherche, (4) *reconnaître l'historicité, la réflexivité, la subjectivité* dans la construction des connaissances, (5) *engager une réflexion* à propos du dépassement des cadres imposés. Cela justifie sans doute qu'on s'y intéresse plus au fond.

La béance

Si l'on passe outre les problèmes de forme et les postures convenues sur lesquels je reviendrai, ce qui me frappe ici est une béance, entre des considérations sociolinguistiques interactionnistes, actuelles mais pas particulièrement révolutionnaires dans le milieu et des envolées épistémologiques pour la construction de nouveaux paradigmes visant à renouveler l'ordre de la connaissance dans la perspective d'un constructivisme herméneutique post-moderne ou d'une herméneutique philosophique. Cette béance recouvre l'absence d'élaboration théorique d'un champ empirique que l'on se donnerait pour but de mettre en évidence sinon de construire dans un nouvel ordre de pertinence de l'espace communicationnel dont les caractéristiques générales et les propriétés seraient au moins esquissées.

Comme le notent les tenants de ces approches constructivistes, la prise en compte réflexive des acteurs agissant dans le procès de construction des connaissances ne peut pas ne pas introduire une modification dans la saisie des connaissances. Or, celle-ci implique aussi un travail de (re)construction de l'objet de ces connaissances à travers une saisie empirique qui demande une élaboration théorique. Autrement dit : ce n'est pas seulement la modalité d'approche, de saisie et de construction des connaissances qui change en s'affiliant à de telles orientations philosophiques, c'est aussi l'objet qui est reconstruit. Et, intégrant les acteurs et les producteurs de connaissance, cette reconstruction doit aussi impliquer un matériau empirique dont les spécificités et les caractéristiques doivent être reconnues et faire l'objet d'une élaboration théorique renouvelée. A titre d'exemple, une reconsidération de l'espace de construction du sens dans lequel nous nous insérons pourrait être tentée.

En effet, ce qui est sous-jacent à cette saisie réflexive concerne la dynamique de construction du sens et l'élaboration de connaissances symboliques dans leur transformation continue au sein d'un

espace communicationnel dont les acteurs, descripteurs/interpréteurs, sont partie prenante. On s'attend dès lors à ce que l'objet empirique à construire ait à voir non seulement avec la réflexion sur ces acteurs, mais aussi avec la délimitation et l'analyse du matériau à reconfigurer qui sert de support pratique à l'actualisation d'une dynamique linguistico-langagière⁹⁶ élargie. L'ensemble complexe acteurs-matériau est alors posé comme le lieu pratique, matériel autant que symbolique, de l'élaboration continue des formes et du sens par les acteurs humains à travers leurs activités naturelles⁹⁷. Autrement dit, on pourrait abandonner une problématique *sociolinguistique* focalisée sur les dynamiques des langues et des humains ainsi que sur la construction d'un sens social, pour s'orienter vers une problématique plus générale qui s'intéresse à une *dynamique sémiotique*, focalisée sur la dynamique du langage et des acteurs, particulièrement sur la question théorique et empirique de la construction du sens, dont le sens social est constitutif (Nicolai 2011a, 2012a). Le langage, ici, ne serait pas seulement renvoyé aux facultés cognitives liées à son émergence et aux conceptualisations sémantiques et formelles qui lui sont associées, car on y intégrerait l'ensemble des procès de construction de sens et de formes corrélativement élaborées que ces facultés permettent de mettre en œuvre et de transformer dans l'espace anthroposocial ordinaire.

Le terme *sémiotique* qui renvoie ordinairement à des acceptions systémiques, structurales et statiques, doit être ici reconsidéré : en le caractérisant par *dynamique* ou *construction*, je l'extrais de sa référence systémique pour l'appréhender en tant que *procès* de construction de sens et de symboles. La *dynamique sémiotique* se construit alors entre deux limites⁹⁸ :

- (a) celle des *sémiotiques d'objets*, abordées avec leurs outils propres dans des champs disciplinaires balisés et déterminés par cette dynamique sémiotique. Les *sémiotiques d'objets* traditionnelles, qui traitent de systémiques, se situent à ce

⁹⁶ J'avais introduit ce terme dès 1987, dans l'objectif d'intégrer les dimensions au sein desquelles linguistique et langagier s'articulent. D'un point de vue pratique, il s'agissait « *d'analyser le changement linguistique comme la trace du 'travail' que font les locuteurs/descripteurs pour produire du 'sens' et des 'formes'* » (Nicolai 1989 :19).

⁹⁷ J'ai introduit ailleurs l'image de l'anneau de Möbius pour symboliser cette situation particulière (Nicolai, 2012).

⁹⁸ C'est à un commentaire de Jacques Fontanille que je dois ces distinctions.

niveau, mais aussi certains types d'approches sociolinguistiques éventuellement cadrées par le minimum épistémologique de quelques indéfinissables de base constituent, sans doute, des *sémiotiques d'objets* ;

(b) celle des *sémiotiques de cadre*, qui englobent et déterminent cet espace sémiotique particulier au sein d'une organisation générale des formes de saisie et de connaissance. Le besoin d'une élaboration épistémologique se situe à ce niveau. Sans doute qu'une saisie herméneutique peut être considérée comme relevant d'une *sémiotique de cadre*.

La *dynamique sémiotique* n'est donc ni une *sémiotique d'objet*, ni une *sémiotique de cadre*, elle concerne les procès de construction symbolique dans leur transformation continue, dont nous sommes partie prenante. Elle est donc importante. Revenant au questionnement sociolinguistique dont je suis parti, c'est sans doute elle qui permet de saisir la relation nécessaire et spécifique entre les dimensions sociale et systémique dont la mise en opposition tactique, intellectuellement compréhensible du point de vue d'une posture de combat, n'en est pas moins dommageable pour la compréhension des phénomènes. En effet, plutôt que de se placer *a priori* dans le champ précontraint d'une alternative forcée positivisme vs constructivisme qui, malgré une profession de foi d'ouverture, conduit aux rigidités du tableau précédemment brossé, il faudrait poser d'autres questions portant non plus sur la pertinence de tel ou tel paradigme, modèle, imaginaire métaphorique, mais sur les objets que nous nous donnons – étant entendu que nous en sommes partie prenante –, sur leurs caractéristiques propres et sur ce que peut impliquer leur construction et/ou leur analyse.

Autrement dit, en rapport avec la réélaboration d'un cadre épistémologique, il importe de se questionner sur les propriétés de ce que j'ai appelé ailleurs des 'phénoménologies'⁹⁹, c'est-à-dire sur les nouveaux objets empiriques que cette épistémologie appelle, et

⁹⁹ Cf. Nicolai, 2010. Je désigne par là un ensemble de phénomènes dynamiques généralement appréhendés indépendamment les uns des autres dans leur matérialité et leur fonctionnement, mais qu'on décide pour des raisons théoriques de considérer comme liés par des relations plus ou moins étroites. La phénoménologie est alors traitée comme un objet problématique dont il s'agit de rendre compte. Sa description est envisagée dans une visée explicative unique et/ou en rapport avec une pertinence construite dans le procès même. Le terme ne fait pas référence à une théorie philosophique particulière.

sur l'étude pratique de leurs propriétés, afin d'élaborer un corps de concepts utile pour les cerner, et au fil du temps, élaborer des méthodologies en rapport.

A partir de là, puisque nous élaborons, historicisons et partageons des positivités dans des procès continus d'échange et de mise en signification, activité essentielle pour notre pratique ordinaire de construction des signes, on pourrait problématiser l'ensemble des termes de ce qui relève du constat, plutôt que de choisir pour vérité celui qui nous convient, alors même que le cadre conceptuel se fonde sur la reconnaissance d'une dimension constructiviste et relativiste dans nos constructions épistémiques. Ainsi :

- a. il *existe* dans les langues, l'hétérogénéité, la variation, la pluralité ; dans les pratiques, il existe la différenciation continue... *mais corrélativement*, nous construisons de façon stable des représentations retenues et valorisées qui écrasent et transforment ces réalités pour les remplacer par des représentations homogénéisées, unitarisées.
- b. il *existe* une historicité qui conduit à l'état des choses, *mais* nous construisons des représentations anhistoriques des choses manifestées à travers cet état.
- c. il *existe* des sujets et des acteurs, *or* nous les effaçons dans la mesure du possible dans l'élaboration d'une objectivité construite *a posteriori*, mais donnée comme nécessité *a priori* de l'élaboration des représentations à retenir.

Face à ces apparentes contradictions et potentielles apories, on pourrait être conduit aux questions suivantes :

- Pourquoi, malgré des prises de position parfois tranchées et des résistances continues, se perpétue cette apparente dichotomie récurrente entre postures objectivantes et subjectivantes ?
- Quelles sont la place et les fonctions des propriétés d'abstraction qui sont continuellement sollicitées dans nos procès ordinaire de construction des signes et donc, de conceptualisation ?

- Peut-on penser la construction des signes hors d'un procès d'essentialisation et de catégorisation : autrement dit, de conceptualisation ?
- Pourquoi une modalité d'essentialisation des phénomènes tend-elle à s'articuler à nos pratiques catégorisantes dès lors que nous constituons des entités à partir du donné divers et hétérogène ?
- D'autres facteurs que ceux déterminés par l'interaction sociale et sa réinterprétation historicisée entrent-ils en jeu dans la construction des phénomènes linguistico-langagiers et dans les modalités de leur transformation ?
- Comment appréhender la dynamique apparemment stable et fondatrice qui conduit à l'élaboration des formes et à leur mise en signification ?
- Dans quel contexte de saisie des phénomènes et dans quel espace de construction des phénoménologies que nous retenons, une approche qui marginalise les procès d'abstraction de catégorisation, d'objectivation, et finalement d'essentialisation est-elle intéressante pour rendre compte des dynamiques communicationnelles, de la mise en signification, de la construction de sens et de la fabrication de formes dont nous sommes partie prenante ?

On peut constituer ces questions en querelle ; mais dans une visée non manichéenne, réflexive et analytique, on peut aussi tenter d'appréhender ce débat, et analyser le type de nécessité qui conduit à développer la supposée aporie. Nous approchons alors d'une élaboration théorique en rapport avec un espace *intermédiaire*, l'*espace sémiotique*, lieu d'actualisation de la *dynamique sémiotique* au sein duquel nous nous situons et où se développent les dynamiques de construction du sens social et linguistique. Espace au sein duquel une réflexion pourrait s'engager à propos :

- *des modalités de la construction du sens linguistique et social saisies dans le rapport de l'hétérogène des formes, des contextes à l'homogène de représentations stabilisées,*
- *du procès sémiotique auquel nous participons en tant qu'utilisateurs du langage comme en tant que descripteurs,*

appréhendé dans l'ensemble des dimensions qui y contribuent. Y compris la naturalité¹⁰⁰ des formes perçues et éventuellement retenues,

- *de la construction des signes et des représentations sémiotiques* en tant qu'objets symboliques fonctionnalisés dans l'espace anthroposocial, jusqu'à leur appropriation dans le corps des sujets.

Or, ce que nous trouvons, conservée sans grand changement, c'est la référence à une dimension uniquement sociolinguistique : en dépit d'une vision holistique de la communication humaine et de quelques changements terminologiques, il n'y a guère que deux dimensions pertinentes : celle (à promouvoir) du *social* et celle (à minorer) du *systemique*.

Il y a donc, indépendamment des positions de principe, une approche réductionniste et de parti (pris), là où nous attendons une réflexion empiriquement fondée et une tentative de dépassement d'apparentes apories. C'est insuffisant par rapport aux approches antérieures aussi positivistes fussent-elles, car on peut craindre une minoration du support empirique des phénomènes étudiés avec, pour effet de bord, une approche tendanciellement limitée à l'étude des cadres d'analyse et non à celle des objets. Insuffisant par rapport aux prétentions de renouvellement affichées, car malgré des considérations sur le rapport des acteurs de la communication aux faits de langues et aux pratiques langagières, rien n'est proposé pour insérer ce potentiel objet (et la dynamique qu'il manifeste dans le domaine du symbolique et qui constitue son rapport aux acteurs) dans un cadre théorique adapté. En effet, on doit peut-être admettre que :

- La prise en compte de la réflexivité du chercheur et de sa subjectivité n'implique pas la dissolution de toute objectivité : il y a toujours une objectivité relative et construite qu'il convient de développer.
- La reconnaissance d'une hétérogénéité des phénomènes et d'une subjectivité dans leur saisie permet tout autant de

¹⁰⁰ Les interactants sont concernés par une série de rôles, ils agissent, ils ont des stratégies, une histoire, des désirs, des duplicités. Mais ils ont aussi une réalité physiologique et corporelle qui, d'une façon ou de l'autre, conduit à prendre en compte leur naturalité dans les procès de création du sens et de transformation des langues.

poser comme objet de recherche le procès de construction d'homogénéité et sa place dans les transformations des objets et des représentations du monde.

- La négation de la validité des catégories de représentations fondées sur la perception et/ou la construction d'une homogénéité est un procès fallacieux, parce que ces représentations sont construites de manière continue et récurrente : ce qui devrait faire sens n'est pas la mise en cause de leur validité mais l'analyse du procès de leur construction.
- Les procès de construction de ces homogénéités ne ressortissent pas uniquement à une saisie de l'intersubjectivité et des phénoménologies sociales, mais aussi des capacités de construction et d'élaboration de signes. Soit une saisie et une construction sémiotique intégrant une réflexion sur les matérialités qui les soutiennent.

Une réflexion allant dans cette direction pourrait contribuer à stabiliser et à donner sens à cette « improbable parenthèse de la (socio)linguistique ».

Peut-on s'en tenir là ? Tout n'est pas dit sur le fond, mais nous pouvons marquer une pause, ne serait-ce que pour évaluer la pertinence de ces réflexions. Il y a cependant un autre niveau du discours actuel dans l'espace sociolinguistique, apparemment secondaire, mais qui, nonobstant, me semble susceptible d'avoir des conséquences suffisamment graves pour que je n'hésite pas à l'aborder. Il s'agit de certains aspects de sa forme (rhétorique et postures). On pourrait penser que ces critiques sont secondaires, mais il n'en est rien car elles concernent la lisibilité de ce qui est présenté, et elles s'articulent étroitement au fond. Cette articulation est partie intégrale de ma remarque citant Bourdieu.

Ainsi, les textes qui, symboliquement, ont la fonction recon- nue de manifeste, sont marqués par une massivité et une rhétorique qui rappelle tous les excès militants ; donc par un écart face aux standards d'écriture en vigueur dans le milieu scientifique, et il n'est pas certain que cela ne soit pas contre-productif¹⁰¹. Il s'agit évidemment d'une

¹⁰¹ Certes, on sait que par ses développements discursifs, par l'équarrissage spécifique de ses propos, Robillard entend provoquer un électrochoc. Or, même à l'époque où l'on pratiquait les électrochocs thérapeutiques, les médecins sa-

posture de combat, mais en laissant par exemple *en suspens* le travail lent et fastidieux qui validerait empiriquement le renouvellement du champ de recherche¹⁰², elle n'est pas sans effets secondaires. C'est pourquoi un tel type d'écriture pose problème :

- Une conduite manichéenne conduisant à des catégorisations surdéterminées par des positions idéologiquement marquées, induisant *a priori* une justification des positions et le rejet des critiques susceptibles de leur être opposées. Autrement dit, entre structurolinguistes et sociolinguistes... pas de milieu. Pas de quartier non plus.
- Un choix limité de références concrètes utiles et une élaboration endocentrée de la problématique posée à partir de références symbolique lointaines et difficiles à contester (Descartes, Galilée...). Autrement dit, un affaiblissement de la circulation de l'information sur ce qui se dit et ce qui se fait dès lors que ça dépasse le cercle des pairs ou de la sous-communauté. Phénomène connu et critiqué à propos de toutes les chapelles, positivistes ou non.
- Le choix stratégique ou tactique de se situer plus ou moins exclusivement dans le domaine philosophique et épistémologique censé justifier les approches proposées, sans entrer dans le vif de l'analyse.
- Le choix corrélatif d'une terminologie connotée du point de vue de ses orientations aussi bien politico-sociales (altermondialisme...) que conceptuello-scientifiques (complexité, chaos...).
- La décision d'utiliser des approches modélisantes métaphoriques, tactiquement retenues pour leurs qualités métaphoriques plutôt que pour leur efficacité opératoire dans le champ.

J'ajouterai deux questions qui découlent de la façon de poser la recherche et d'introduire le chercheur :

vaient doser le courant pour éviter d'aggraver le mal ou de tuer le patient.

¹⁰² Ou du moins en ne le labourant qu'en surface. Se limitant ainsi à esquisser le cadre – posé à juste titre comme essentiel – de la recherche empirique plutôt qu'à la pratiquer.

- la nécessité d'un positionnement dit éthique (doxal par définition) dans la pratique de recherche (choix des phénomènes à étudier, construction des connaissances en rapport)¹⁰³, et le terrorisme intellectuel qu'il pourrait impliquer, ouvrant de façon contre-productive sur une reconduction du moutonnier.
- la place à donner à l'activisme idéologique pris au sens large (positions militantes, citoyennes et politiques qui pourraient conduire à rendre légitime de se demander s'il est possible d'imaginer un sociolinguiste réactionnaire. Et si, dans ce cas, on *peut/doit* retenir sa légitimité).

E la nave va.

4. De l'autre côté du paravent plissé

Il est sans doute temps de changer de perspective dès lors que je fais entrer en jeu la notion de procès sémiotique car, de l'autre côté du paravent plissé, d'autres questions se posent, dont il faut se demander en quoi elles croisent celles de ré-institutionnalisation et d'élargissement de la sociolinguistique et corrélativement, de réflexion épistémologique à son propos. Questionnement qui trouve sa justification dans la prétention affichée par ces propositions nouvelles de redéfinir, au sens large, le champ au sein duquel les acteurs des échanges construisent leur communication et ses outils.

In fine, par rapport à mes propres problématiques concernant les constructions et les dynamiques sémiotiques, ces approches sont pour moi marquées par l'absence d'une réflexion générale concernant la place, la fonction, et la fonctionnalité des acteurs, en tant qu'ils sont des sémioticiens et des objets sémiotiques (des signes). Soit donc l'absence d'une réflexion prenant en compte non seulement le fait que les acteurs sont des acteurs sociaux, mais qu'ils sont aussi des constructeurs de signes, des abstraiteurs et des décontextualiseurs de formes et de significations. Et finalement, des signes eux-mêmes. Acteurs (porteurs de sens) actifs dans la dynamique de la construction du sens dont le langage participe, et de l'échange de signification qu'il autorise au

¹⁰³ La posture éthique est coutumière chez les intellectuels français. Par là même, elle est intégrée dans le politiquement correct correspondant à cette catégorie.

sein du tissu social¹⁰⁴. On pourrait me rétorquer que ce n'est pas l'objet de cette approche-là que de s'intéresser à la dimension sémiotique. Mais le point de vue globalisant de ce projet de 'reconstruction sociolinguistique' ne peut pas, sauf à se scléroser avant sa concrétisation, laisser cette dimension de côté. Ce serait une erreur d'analyse dans l'élaboration des phénoménologies qu'il se donne à appréhender... et une erreur stratégique dans un projet d'institutionnalisation de ses pratiques.

Il est aussi marqué par une absence de vision, ou une vision convenue, limitée et réductrice de ce qui ressortit à la cognition dans les procès de construction de sens. Or ce qui ressortit à la cognition n'est pas nécessairement quelque chose qui ne peut qu'être abordé dans les cadres actuels des approches dites cognitivistes. Pour moi, les thématiques suivantes, intrinsèquement issues d'une réflexion sur les signes et la pratique des signes, relèvent d'une approche cognitive. Mais, réinsérées dans une perspective sémiotique, elles ne peuvent pas ne pas croiser les dimensions sociales et systémique quand il s'agit de s'intéresser au sens construit et à une construction de soi qui ne peut ignorer l'univers des signes :

- a. la réflexion sur la place de la subjectivité et le formalisme du signe en tant qu'horizon et que clôture de l'humain ; laquelle doit sans doute intégrer la prise en compte de ce que Pierce pointait par la priméité, qui peut conduire au formalisme mallarméen (de « *l'Azur, l'Azur, l'Azur* »... à « *Aboli bibelot d'inanité sonore* »). Il y a ici un lien constitutif pour le langage entre le social et le cognitif.
- b. La place de la mémorisation... à distinguer de la reconnaissance de l'historicité.
- c. Enfin, il y a ce que je nomme – en choisissant mes mots – la « manducation des mots du monde », interdépendante de leur mise en signification. Leur ingestion, digestion, restitution dans un procès de régurgitation du sens et des formes. Il s'agit là de la reconnaissance de la pertinence dans le champ de cette appropriation quasiment corporelle dont Leiris par exemple rend compte pour ce qui le concerne lorsqu'il se remémore le moment où la correction par son père de son

¹⁰⁴ Voir Nicolăi (2011) pour une synthèse, et les textes antérieurs dont cette synthèse s'est nourrie.

interjection enfantine « ... *reusement!* » le conduit à comprendre que « *heureusement!* » est un mot significatif dans la langue (*Biffures*. In : La règle du jeu). Ou ces réflexions sur les caractéristiques perçues et ressenties des mots de la langue qui le conduiront à écrire *Langage, Tangage*. Autant de réflexions liant introspection et analyse des formes que des linguistes marginaux tels Guiraud conduiront aux marges de la linguistique lorsqu'ils tenteront de comprendre certains aspects de la dynamique étymologique en reconnaissant, à côté d'une histoire objective des mots, une dynamique interne et subjective de recomposition de la construction lexicale.

Mais là, je déborde de la réflexion critique sur la sociolinguistique. Ma seule excuse est de constater que, par les choix de posture que j'ai entrepris de commenter, cette sociolinguistique était déjà débordée et n'avait plus de frontières.

5. Conclusion : l'autre côté du miroir

Ai-je répondu aux questions posées au départ, demandant ce que la sociolinguistique a introduit au plan de la connaissance, développé et filtré; s'interrogeant sur la place à donner à une dimension herméneutique dans ce domaine de la réflexion épistémologique? Peut-on refermer cette « *improbable parenthèse de la (socio)linguistique* »? Sans doute pas. Et c'est heureux parce qu'à l'évidence, les questions sociolinguistiques sont essentielles pour la compréhension aussi bien des dynamiques d'usage des langues que pour celles de leurs transformations matérielles. En revanche, ce qui peut être questionné, c'est la façon dont elle se développe et se transforme, la modalité de sa prise en charge en tant qu'objet disciplinaire constitué. Problématique qui, plutôt qu'à la dimension de l'épistémologique, renvoie à celle du politique et des jeux de pouvoir qu'elle permet de développer.

En 1885, dans tous les domaines se développent des connaissances en rapport avec les sciences de l'esprit. L'approche philosophique et métaphysique des phénomènes s'est distinguée d'autres approches nouvelles qui ont fondé leur légitimité sur une exigence d'empiricité, sur le développement de méthodes et l'élaboration de procédures strictes d'analyse et de description dans ce qui est devenu aujourd'hui les sciences humaines et sociales. Des restructurations

sont impliquées par ces transformations et les saisies purement spéculatives se sont trouvées contraintes ; la psychologie, la sociologie, l'anthropologie se développent, tracent des frontières, délimitent leurs domaines disciplinaires et des espaces de recherche empirique puis se positionnent dans un champ qu'elles balisent de nouvelles connaissances et d'exigences théoriques propres. Le darwinisme s'enracine et la psychanalyse s'affirme au sein d'un « *chantier ouvert à de permanentes élaborations et restructurations où se mêlent et s'affrontent les questions de logique et d'épistémologie, de distribution des sciences (recouvrement et/ou distinction), sans oublier les conflits idéologiques* » Causat (2001). A ce même moment, Schuchardt, dans un pamphlet célèbre pour tous ceux qui se sont intéressés à ce 19^e siècle finissant dans lequel il s'inscrit avant d'initier le siècle nouveau, notait : « *[L]a rigueur [dans la recherche scientifique] ne peut s'exprimer dans l'objet, mais seulement dans le sujet, non pas dans la formulation d'une loi plus rigoureuse, mais dans l'étude plus rigoureuse de ce sans quoi il n'y a pas de science et de ce qui suffit pour qu'il y ait science, à savoir la loi de causalité* ».

Bien sûr, nous ne discourons plus aujourd'hui sur les lois phonétiques qui motivaient son pamphlet, mais ce que nous montrent ces discussions passées, c'est que les débats d'idées, la réflexion critique et épistémologique tout autant que les postures de combat sont la normalité et l'ordinaire de la recherche. Ce qui à la fois témoigne de la vitalité de l'esprit scientifique et suggère que l'attention aux données est heureusement croisée par une exploration attentive de l'ensemble de ce qui est susceptible d'en articuler la compréhension dans le champ. Dit autrement : il vaut sans doute mieux, sauf à s'exclure du domaine de la recherche empirique, que nos positionnements épistémologiques dérivent *a posteriori* de la saisie et de la reconsidération de nos pratiques de recherche, plutôt que ce soient nos pratiques de recherche qui dérivent de positionnements épistémologiques à juste titre donnés pour nécessaires, mais mal arrimés aux phénomènes et postulés *a priori*.

E la nave va.

Références

Achard, Pierre. 1978. Une partie intégrante de la sociolinguistique : l'Analyse de Discours, *Langage et Société* 6 : 3-26.

- Blanchet, Philippe. 2007. Quels « linguistes » parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques. *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* 1 : 1-66.
- Bourdieu, Pierre. 1975. La spécificité du champ scientifique et des conditions sociales du progrès de la raison. *Sociologie et sociétés* 7-1 : 91-108.
- Boutet, Josiane. 1980. Quelques courants dans l'approche sociale du langage, *Langage & Société* 12 : 33-70.
- Boutet J., Fiala P. et Simonin-Grumbach, 1976, Sociolinguistique ou sociologie du langage, *Critique* 344 : 68-87.
- Branca, Sonia. 1977. Contribution à une critique des recherches sociolinguistiques, *Langage & Société* 0 : 29-51.
- Calvet, Louis-Jean, 1999. Aux origines de la sociolinguistique : la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964), *Langage et Société* 88 : 25-57.
- Caussat, Pierre, 2001, Charles Bally face à la psychologie allemande de la fin du siècle : le passage complexe et continu de la substance à la fonction, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54 : 21-42.
- Heller, Monica & Moïse, Claudine, 2009, Conversation : La co-construction d'un positionnement interprétatif. *Cahier de sociolinguistique* 14 : 13-25.
- Hjelmslev, Louis, 1943 [1968], *Prolégomènes à une théorie du langage*, Éditions de Minuit. Paris.
- Martinet, André, 1945. *La prononciation du français contemporain*, Paris - Genève : Droz.
- Nicolaï, Robert, 1988-89. Présentation du groupe de recherche sur les interactions linguistiques et langagières, *Travaux du Cercle linguistique de Nice (TCLN)* 10-11 : 5-11.
- Nicolaï, Robert. 2000. *La traversée de l'empirique, essai sur les représentations de l'évolution des langues*, Paris : Ophrys.
- Nicolaï, Robert. 2007a. *La vision des faits. De l'a posteriori à l'a priori dans la saisie des langues*. Paris : L'Harmattan.
- Nicolaï, Robert. 2007b. *Des frontières et des normes, de l'ethnicité et du style*. <http://www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai/TextesRN/frontEthnStyl.pdf>.
- Nicolaï, Robert. 2011. *La construction du sémiotique*. Paris : L'Harmattan.
- Nicolaï, Robert. 2012, Espace de variabilité, dimension du paraître et dynamique des acteurs. In : Gilles Siouffi (éd.), *Modes langagières dans l'histoire. Processus mimétiques et changements linguistiques*, Paris : Champion.

- Nicolaï, Robert & Ploog, Katja (2012). Frontières. In : Simonin, Jacky & Sylvie Wharton (éds.), *Sociolinguistique des langues en contact. Dictionnaire des termes et concepts*. Lyon : ENS Editions.
- Nicolaï, Robert & Tabouret-Keller, Andrée (éds.). 2011b, *Hugo Schuchardt. Textes théoriques et de réflexion (1885-1925)*, Lambert-Lucas : Limoges.
- Robillard, Didier de, (Dir.) 2010, *Cahiers de sociolinguistique* 14. *Réflexivité, herméneutique*.